

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

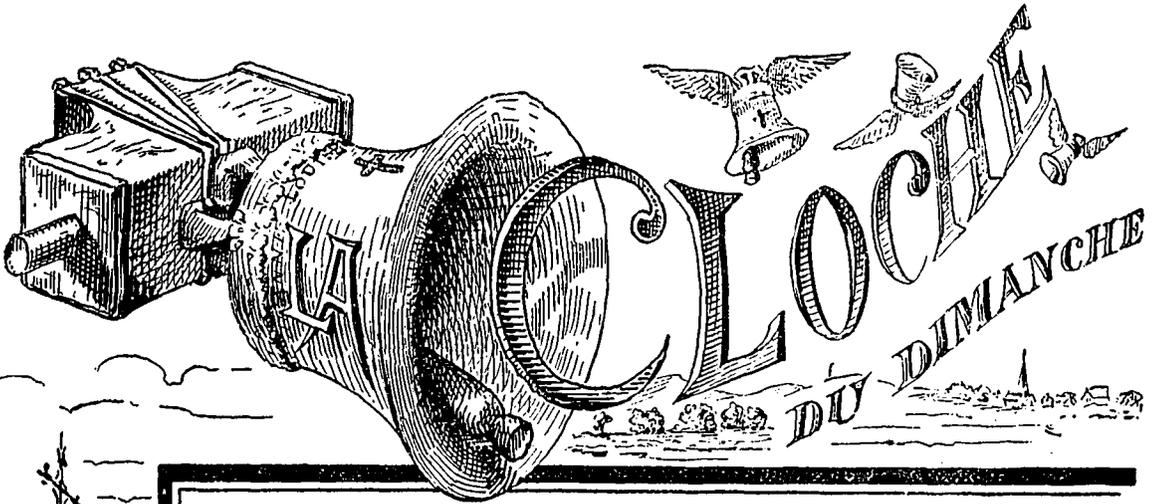
Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

UN SOU LE NUMERO.



VOL. I.

ABONNEMENTS.

No. 9.

Pour le Canada et les Etats-Unis, 50c.
par année.

Pour Montréal, - - - - - 75c.

Pour l'Union Postale, (5 francs) - \$1.00
par année.

Annonces, 10c. la ligne pour la 1re inser-
tion Pour les insertions subséquen-
tes, on traite à forfait.

Prière d'adresser toutes les Correspondances à
G. VEKEMAN,
B. P.—2177.



LE PALAIS PRINCIPAL DU ROI À BANGKOK.



PENSÉE.

Les illusions et le mirage de la prospérité
sont souvent plus funestes que le malheur
même, puisqu'ils éveillent les passions mau-
vaises et engendrent les fautes et les remords.

La CLOCHE du DIMANCHE

REVUE HEBDOMADAIRE

Directeur : JEAN des ERABLES

Editée par G. VEKEMAN

33, - RUE ST-NICOLAS, - 33

MONTREAL

JEUDI, 9 DECEMBRE, 1897.



AU PARLOIR

Il y aura Conciliabule dimanche prochain, chez notre Ami Jean des Erables, à 8 heures du soir. Tous les membres du comité sont priés d'y assister.

Nous avons reçu cette semaine et la semaine passée un grand nombre de bonnes lettres. Beaucoup de personnes, beaucoup de membres du clergé surtout, qui avaient refusé la *Cloche*, sont revenus de leur pré-vention et nous ont envoyé ou promis d'envoyer le montant de leur abonnement.

Le nombre de nos Zélatrices et de nos Zélatrices s'est aussi augmenté d'une manière vraiment encourageante. Dans certaines paroisses la vente est doublée, triplée même.

A un ami de la bonne presse, qui nous assure de ses meilleurs sentiments, mais qui voudrait voir la *Cloche* bien riche avant de lui venir en aide, nous dirons que c'est surtout au commencement qu'une œuvre a besoin d'être encouragée. Pour qu'il nous soit possible de faire face à toutes les dépenses, d'assurer l'existence de notre petite revue, il nous faut un certain nombre d'abonnés. Nous ne demandons rien de plus, et nous promettons de consacrer à la *Cloche* toutes les ressources qui nous arriveront.

Nous le répétons, si nous avions un ou deux abonnés dans chaque paroisse... cela marcherait comme sur des roulettes.

Ce n'est pas bien difficile, on le voit : un peu de bonne volonté, un peu de confiance en l'avenir surtout, et, comme nous le souhaite un nouvel abonné de la semaine dernière, la *Cloche* deviendra bourdon.

DOCTEUR X.

CAUSERIE

Les journaux qui ont pour spécialité de servir le plus souvent possible à leurs lecteurs de gros plats de choses malsaines autant que malpropres, ont fait bonne récolte pendant l'année qui finira bientôt. Les cadavres ne leur ont pas manqué, et les scandales non plus. Au fond, tout cela est bien triste.

Le public, ce bon public qui ne demande qu'à se laisser mener, quoi qu'il en dise, s'habitue à ces choses-là. Le jour où un témoin à la cour d'assises raconte des histoires qui devraient se débiter à huis clos, devant ceux qui doivent *absolument* les connaître ; le jour où un reporter annonce qu'il a appris des choses... très drôles, certains journaux sortent leurs gros titres et leurs annonces flamboyantes, et la consommation de papier augmente dans des proportions effrayantes.

Que la plus laide moitié du genre humain, que les hommes s'amuse à lire ces choses-là et en arrivent même à les aimer, je le comprends encore, tout en étant loin de l'admirer... Mais les femmes, les jeunes filles et les enfants !...

Vous, madame, vous mère de famille, qui avez reçu de Dieu la noble et sainte mission d'embellir la vie de ceux que vous aimez ; vous qui ne devriez songer qu'à donner le bon exemple et qui, si vous voulez être comme la femme forte de la Bible, devez *vigiler* chez vous et non parmi les colères des places publiques, des réunions mondaines et des tribunaux, pourquoi foulez-vous aux pieds votre couronne et votre sceptre?... "La femme de César ne peut pas être soupçonnée," a dit un grand philosophe ; eh bien ! vous donnez prise aux soupçons les plus blessants, lorsque vous allez passer une partie de votre journée au tribunal, pour y apprendre les secrets les plus intimes d'un accusé et de ses complices et les détails les plus scabreux d'un crime monstrueux.

Un Président de cour d'Assises, voyant dans la salle un très-grand nombre de dames, s'exprima comme suit :

— Pendant la séance qui va s'ouvrir, il s'agira d'un crime contre les mœurs et nous allons entendre des détails qui doivent affliger toute personne bien pensante. Je prie donc les femmes honnêtes de sortir immédiatement.

Aucune ne bougea ; chez toutes la curiosité l'emportait sur le souci de leur dignité.

— Maintenant que les dames et les demoiselles respectables sont sorties, reprit le

Président, je charge la police de mettre les autres à la porte !"

La leçon était sévère, mais pas tout à fait imméritée.

Un moment de réflexion, mesdames ; vous n'êtes ni cruelles ni portées au mal ; vous ne comprendrez ; vous me pardonnerez le petit conseil que je me permets de vous donner. N'allez jamais à la Cour d'Assises. L'accusé qui est là, exposé à tous les regards, est peut-être innocent. Dans ce cas, la curiosité publique n'est pas la moindre de ses peines, et vous devriez, par charité, lui épargner ce tourment. S'il est coupable, les juges, les avocats, les jurés et la police se passeront volontiers de votre concours. Dans les deux cas, vous n'entendriez et n'apprendriez rien de bon. Restez donc chez vous : en cherchant bien, vous y trouverez toujours quelque chose d'agréable ou d'utile à faire.

Et si, malgré les avis des Princes de l'Eglise, vous voulez absolument recevoir chez vous et lire les journaux qui vivent de scandales, ne les laissez jamais lire par vos enfants. Si vous avez dans votre maison des remèdes dangereux, ces remèdes portent une étiquette spéciale et vous les tenez sous clef. Eh bien ! les journaux qui ne respectent pas la pudeur sont un vrai poison pour vos fils et vos filles que vous aimez si tendrement. Ne l'oubliez pas !

JEAN LEFRANC.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

BOITE AUX LETTRES.

M. F. P. — Nous prenons note de votre recommandation. D'ailleurs vous recevrez l'épreuve. Merci !

M. F. A. D. — Nous avons envoyé vingt copies à M. J. P.

St. Remi, — Reçu 50c. Nous espérons que ce premier abonnement fera bouler de neige.

Rév. P. C. — Nous avons inscrit les neuf abonnements. Vous promettez d'en envoyer encore... Ne vous attendez à aucune opposition de notre part, au contraire !...

Rév. P. F. S. — Votre observation est très juste. A l'avenir nous contrôlerons mieux. Toute la réclamation vous remercie pour vos bons souhaits.

Rév. A. N. R. — Oui, vous avez raison, notre journal devrait être plus grand et capable de répondre aux besoins que vous indiquez. Cela viendra avec l'aide de Dieu... et des braves gens.

Melle Marie A. — Reçu votre envoi. Il aura sa place, car le sort vous a favorisée.

Zouave Pontifical. — Reçu la fantaisie. Elle convient parfaitement. Bon numéro au tirage.

NOTRE NUMERO DE NOEL.

Nos sincères remerciements aux nombreux amis de notre petite revue qui ont bien voulu nous envoyer des correspondances pour notre Numéro de Noël. Non-seulement nous avons reçu assez de copie, nous en avons même reçu plus que nous n'en pourrions utiliser. Force nous a été de faire non un tirage — nous aimons trop tous nos collaborateurs volontaires pour avoir des préférences — mais de procéder à un tirage au sort. Ceux qui ne verront donc pas paraître leurs écrits dans le Numéro de Noël ne nous en voudront pas trop, espérons-nous. Il nous serait très-agréable de publier tous ces gracieux envois, mais nos ressources sont limitées et nous faisons déjà un grand sacrifice en triplant nos dépenses régulières.

Nous faisons un grand tirage afin de pouvoir fournir à nos Zélatrices et à nos Zéloteurs le nombre d'exemplaires qu'ils croiront pouvoir utiliser. Nous les prions de bien vouloir nous faire connaître leurs intentions le plus tôt possible. Leur dévouement nous étant connu depuis longtemps, nous espérons qu'ils nous enverront d'excellentes nouvelles la semaine prochaine.

L'EMPEREUR et la FERMIERE.

L'empereur Guillaume II, qui est grand marcheur, et qui, par dessus tout, aime beaucoup se mêler à ses sujets, est souvent le héros de scènes piquantes dont il n'a pas toujours à se féliciter.

Dernièrement, il avait fait une très longue promenade et revenait à Potsdam à pied ; il était harrassé et aurait bien voulu terminer le trajet en voiture. Mais pas le moindre véhicule à l'horizon.

Enfin, il entendit les grelots d'un cheval ; ce cheval tirait une mauvaise charrette, dans laquelle se trouvait une jeune maraichère que Guillaume II interpella au passage.

L'empereur exprima son désir d'être reconduit dans sa charrette jusqu'à Potsdam.

Mais pendant qu'il parlait, la paysanne l'avait longuement dé-

visagé et elle refusa catégoriquement d'accepter auprès d'elle cet officier couvert de poussière dont la physionomie ne lui plaisait pas.

Et elle repartit au petit trot de sa maigre haridelle ajoutant en aparté :

“Je ne serais pas tranquille avec un pareil compagnon !”

Elle avait à peine fait 150 mètres, qu'elle fut arrêtée par un soldat qui lui dit :

“Que vous demandait l'empereur ?

— Quel empereur ?

— Mais l'officier qui vient de vous parler ; je l'ai parfaitement reconnu

— Comment ? c'était l'empereur !

La pauvre maraichère crut son dernier jour venu ; et elle donna un vigoureux coup de fouet à sa bête qui détala aussi rapidement que le lui permit son malheureux attelage.

La jeune femme n'a pas été poursuivie pour crime de lèse-majesté, ou plutôt de *laisse-majesté*, bien qu'elle eût laissé son empereur “en plan.”

ST. ANTOINE DE PADOUE.

Notre saint Thaumaturge rendait subitement la santé aux malades, la vue aux aveugles, la vie aux morts. Un jour qu'il prêchait en plein air, il empêcha une pluie battante de mouiller un seul de ses auditeurs. Un autre jour, une bonne femme, heureuse de servir le Saint, commit presque coup sur coup deux maladresses, qui furent l'occasion de deux miracles, charmantes récompenses de sa charité. Dans son empressement, elle avait oublié, avant de quitter la cave, de fermer le robinet, et tout le vin du tonneau s'était répandu par terre ; apportant avec le même empressement le vin qu'elle avait tiré, elle brisa par un choc imprévu, sous les yeux du Saint la coupe fragile qui le contenait. Antoine, ému de sa peine, rapproche les deux débris, remet la coupe dans son état primitif et remplit le tonneau d'un vin délicieux.

LES TROIS SOUHAITS.

Trois jeunes soldats se promènent un soir d'été sur les bords de la Méditerranée. Le groupe se compose d'un Parisien, d'un Gascon et d'un Marseillais.

Plus riches d'imagination que d'argent, ils jouent à celui qui fera le plus fort souhait.

— Moi, dit le Parisien, je voudrais que cette mer qui est à nos pieds fût de l'encre ; j'y tremperais ma plume ; je ferais un beau 9 sur papier ; à la suite du 9 je placerais des zéros jusqu'à ce que la mer fût épuisée, et le nombre qui en résulterait serait le chiffre de ma fortune.

— Pour moi, fit le Gascon, je voudrais que les millions d'étoiles qui brillent au-dessus de nous fussent autant de sacs de louis dont je serais le propriétaire.

— Eh bien ! et toi, fit l'un des compagnons en s'adressant au troisième, que souhaites-tu Marseillais ?

— Moi dit celui-ci, je voudrais que tout ce que vous souhaitez soit vrai, que vous mourriez au plus tôt et que je sois votre héritier

LES GENS RICHES.

Un reporter a interviewé l'an dernier quelques-uns de ces milliardaires dont les fortunes éblouissent nos faibles imaginations.

La plupart de ces élus de la fortune sont, à l'en croire, au moins aussi mal partagés au point de vue du bonheur que les plus déshérités.

Sans vouloir le moins du monde faire d'indiscrètes révélations, sans vouloir troubler en quoi que ce soit l'intimité de leur vie privée, le reporter nous donne, à ce sujet, quelques notes d'une douce philosophie.

M. Philip Armour, de Chicago, qui peut sans grand'peine signer un chèque de 25 millions, est atteint de dyspepsie. Pendant longtemps même, il ne pouvait supporter que le lait. Singulière ironie du sort pour un homme qui fait sa fortune en fabriquant des conserves de viandes de porc, de bœuf et de mouton !

Le fondateur du *New-York World*, M. Joseph Pulitzer, a les yeux très affaiblis par suite d'excès de travail. Son médecin a même craint dernièrement qu'il ne perdît complètement la vue.

Le *Silver King*, le milliardaire



EN ROUTE POUR LE KLONDIKE.

John Mackay, a une assez bonne santé, mais il est tellement occupé du matin au soir qu'il n'a jamais le temps, il l'avoue lui-même, de jour de sa fortune. Jamais ou presque jamais il ne va au théâtre ; il ne voyage que pour ses affaires et dine rarement en ville. Le seul passe-temps qu'il se permette est la marche hygiénique — car M. John Mackay n'a pas de voiture ! Après un bain froid quotidien et une heure d'halteres, il fait une longue promenade à pied dans le Central-Park.

Les frères Rockefeller qui, partis de la plus humble condition, ont su amasser une fortune évaluée à près de cinq cents millions, mènent, comme M. Mackay, la vie la plus régulière et, disons le mot, la plus monotone. On les appelle les machines automatiques à faire de l'argent. C'est bien une vie de machine, intelligente à coup sûr, mais jamais en repos, que celle des Rockefeller qui travaillent toute la journée absolument comme le dernier de leurs junior clerks. Ils ont, eux, des chevaux, mais ils ne montent jamais à cheval ; ils ont des yachts magnifiques, mais jamais ils ne s'en servent ; et leurs femmes possèdent des diamants de toute beauté

qui sont condamnés à rester à perpétuité dans leurs écrins. Ils ne font pas de musique. Ils ne cultivent ni les beaux-arts, ni la littérature. Ils n'ont que le temps de gérer leur énorme fortune.

Enfin, M. Cornélius Vanderbilt ne mène pas non plus une existence bien folâtre. Bien que membre d'une douzaine de clubs, il n'en fréquente aucun. Sa timidité est proverbiale : c'est au point qu'il évite les grands diners ou les soirées dans lesquels il pense pouvoir rencontrer des visages étrangers. Le grand "railway king" partage son temps entre ses devoirs religieux, qu'il remplit scrupuleusement faisant le bien tant qu'il peut, et les intérêts des innombrables chemins de fer qu'il possède. Pendant bien des années, son unique loisir a été de faire une classe enfantine dans une petite école voisine de son hôtel.

Qui, après cela, prétendra que le bonheur est dans l'argent ?

L'ESPRIT D'AUTREFOIS

Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

Cette exclamation, que Molière fait répéter sans cesse à un avare à qui son valet de-

mande de l'argent pour racheter son fils, pris par les Turcs sur une Galère, est devenu proverbe.

En 1729, le Comte, depuis Maréchal de Saxe, s'avisait de faire construire une galère sans voile, qui devait remonter la Seine de Rouen à Paris, en vingt-quatre heures. Sur le certificat de deux Membres de l'Académie des Sciences, le Comte, qui voulait joindre aux lauriers de Mars le compas d'Uranie, obtint un privilège exclusif pour sa machine qui lui coûta beaucoup, et qui ne réussit point. Quant la célèbre Lecouvreur eut appris cette espèce de défaite, elle s'écria :

— Que diable Monsieur le Comte allait-il faire dans cette galère !

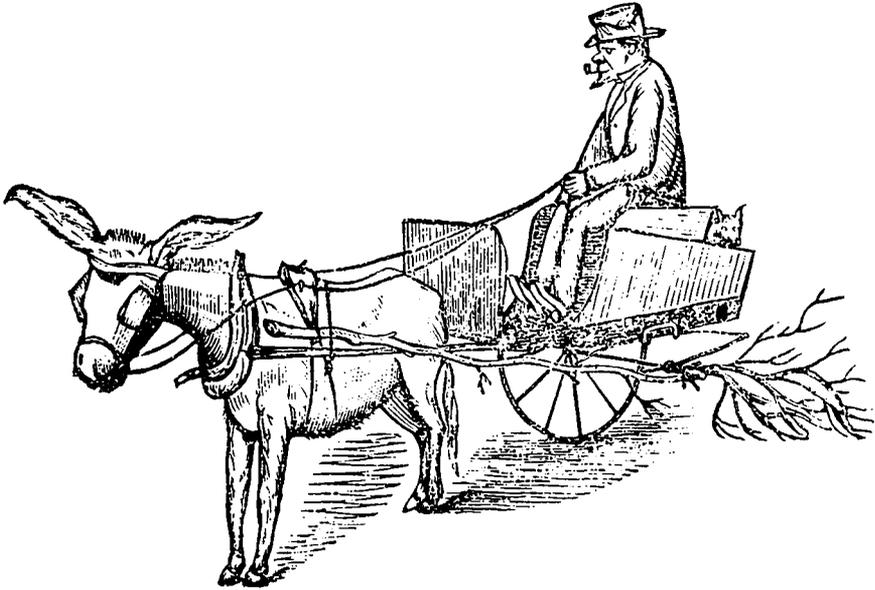
PERDU ET RETROUVÉ.

Bassinero, un grand bavard, en visite chez Mme X... se décide à partir après avoir parlé trois quarts d'heure durant.

— Je suis heureux, madame, d'avoir passé auprès de vous quelques bons moments. J'avais, en arrivant, un mal de tête atroce et je l'ai perdu.

Mme X... avec un sourire contraint et passant lentement sa main sur son front :

— Oh ! non... il n'est pas perdu !



JEAN LEFRANC RETOURNANT AU KLONDIKE.

LE TRIOMPHE DE LA VERITE

Sur son petit lit blanc, dans la chambre silencieuse, où les persiennes closes ne laissaient passer qu'un demi-jour adouci entre les franges des lourdes tentures, un enfant étendu, les yeux clos, dormait du sommeil pénible et agité des malades.

Il dormait... mais le battement violent et irrégulier de son pouls, la sueur qui perlait à ses tempes sous les fins cheveux bouclés, et l'agitation des petites mains amaigrées qu'il jetait de côté et d'autre sur la couverture, trahissait l'intensité de la fièvre dont l'ardeur brûlait son sang et desséchait sa gorge haletante.

Tout à coup, la portière de l'appartement se souleva et un jeune religieux, portant la robe de laine blanche des fils de Saint Dominique, entra sur la pointe des pieds.

Il s'approcha du lit, se courba vivement vers le petit patient, et eut aussitôt un violent mouvement de recul. La douloureuse surprise, causée par la vue du mince visage souffrant, aux traits creusés, sur lequel la mort semblait avoir mis déjà sa cruelle empreinte, lui arracha une sourde exclamation.

Une profonde émotion altéra sa belle figure ascétique, et des pleurs qu'il ne put retenir roulèrent sur ses joues émaciées par les austérités du cloître.

Son involontaire mouvement avait suffi pour éveiller le petit malade, et tout de suite, les yeux de l'enfant se fixèrent grands ouverts, immobilisés par la joie, sur ceux, pleins de larmes, du jeune dominicain.

— Oncle Max, oncle Max !... — s'écria-t-il avec un tel saisissement de bonheur que le religieux en fut effrayé... — Est-ce bien toi ? ... toi, ici !... Mais, dis, tu vas rester bien longtemps avec moi ?..

Sa main brûlante s'était accrochée aux plis flottants du blanc vêtement qu'elle retenait d'une étreinte désespérée.

— Tu ne vas pas t'en aller ?..

— Non, non, sois tranquille : je resterai aussi longtemps que tu voudras, Jean, mon cher petit Jean.

Tout en parlant, avec une douceur infinie, forçant l'enfant à se reconcher, il essuyait d'une main caressante la sueur qui mouillait, glacée, les boucles blondes du petit garçon.

Celui-ci fixa sur le visage du prêtre un regard d'une troublante profondeur.

— Je suis bien content de te voir, parce que je suis très-malade. Oncle Max.. est-ce que je vais mourir ?..

Et, en prononçant ces derniers mots d'une voix presque inintelligible, il se jeta, frissonnant, dans les bras du dominicain.

— Oh ! mon cher enfant, j'espère que non..

— C'est que, — reprit Jean de sa

petite voix brisée, — je voudrais tant rester près de papa.. il est si bon.. il m'aime..

Le jeune religieux tressaillit.

— Et tu pries beaucoup pour lui, n'est-il pas vrai ?..

— Oh !.. — fit l'enfant en serrant l'une sur l'autre ses mains fluettes, — si tu savais.. J'aurais voulu te dire bien des choses... Mais tu ne viens plus chez nous.. Et tu m'avais promis, cependant..

— J'espérais que tu serais venu me voir, au monastère.

— Je l'aurais bien voulu, mais papa... — il s'arrêta brusquement, — mais je n'ai pas pu.

La poitrine du pauvre enfant haletait sous l'effort des paroles, — peut être aussi de quelque secrète et douloureuse émotion, et la respiration qui passait, par saccades, dans sa gorge contractée, sifflait affreusement.

— Jean, mon cher petit, calme-toi.. — supplia le religieux.

— Ah ! laisse moi parler encore, — insista Jean, en repoussant doucement la main que son oncle essayait de placer sur ses lèvres. — Puisque je te vois, il faut que je sache.. Papa dit.. que tu ne nous aimes plus depuis que tu es entré au couvent. Pourtant, cela ne peut pas être vrai. Oncle Max, n'est-ce pas.. ? Ce n'est pas vrai ?

Epuisé, il reomba en arrière dans ses coussins ; mais il tenait serrée entre les siennes la main de son oncle et son souffle précipité brûlait le visage du dominicain penché sur lui.

Celui-ci, pour toute réponse, le baisa au front avec une profonde tendresse.

— Ah ! je le savais bien... tu es toujours le même... s'écria Jean triomphant. Reste encore un peu, pria-t-il en pleurant, comme le religieux semblait vouloir se retirer. — Je vais être bien sage, bien tranquille. Reste avec moi, jusqu'à ce que papa revienne de la conférence. Assieds-toi près de mon lit pour que je puisse le voir mieux.

Le jeune Frère Prêcheur ne put résister à cette prière.

Il s'assit près du lit où l'enfant était retombé dans une sorte de somnolence, et, le front appuyé au chevet, il contempla longuement, tristement, l'innocent martyr qui souffrait indubitablement, mais dont les lèvres ne proféraient aucune plainte.

Un instant sa passa ainsi dans le silence.

— Oncle Max, — murmura soudain Jean, d'un accent dont la gravité fit tressaillir le dominicain ; — oncle Max, si je meurs, tu prieras pour moi comme j'ai prié pour ma chère maman... Tu prieras, dis ?.. Papa ne prie jamais, lui.

Quelle effroyable accusation dans ces deux mots prononcés avec une inflexion si tendre, si aimante !..

Le religieux frissonna.

— Dors, enfant, repose sans crainte. Je prie sans cesse pour toi et pour ton père.

— Pour papa ?..

Son œil abattu, fugitivement ranimé par une lueur d'étonnement, se fixait sur son oncle.

— Mais... il ne croit pas en Dieu. Il dit qu'il n'y a pas de Dieu.

Une pâleur mortelle couvrit les traits du jeune prêtre. Son bras, dans un geste d'instinctive protection s'étendit au devant de l'enfant, comme pour le retenir sur le bord d'un abîme brusquement entrevu.

— Mon Dieu... — murmura-t-il tout bas avec effroi.

Le petit Jean s'agitait péniblement.

— Ah ! j'ai bien mal, oncle Max, — soupira-t-il, — et j'ai bien soif.

D'une main, le religieux le souleva doucement, tandis que, de l'autre, il lui présentait une potion calmante. Après l'avoir bue, accablé de faiblesse, le petit malade s'assoupit de nouveau.

Alors, agenouillé à son chevet, le jeune dominicain reprit sa douloureuse méditation.

Il était toujours croyant et pur le

cœur de l'enfant qui, naïvement, se recommandait aux prières de son oncle, puisque, à cet égard, il n'osait rien attendre de la tendresse, pourtant passionnée, de son père. Mais combien de temps encore conservera-t-il sa foi, au milieu des effrayants enseignements qu'il recevait ?..

Qu'était donc Daniel Hersaint, le père de cet intéressant petit Jean ?

Tout le monde le connaissait, sinon de vue, du moins par ouï-dire ; car c'était un éloquent conférencier auquel ses doctrines audacieuses, et la séduction de sa parole avaient

valu une redoutable célébrité.

Socialiste et athée, il aurait pu prendre pour sienne la devise fameuse d'un des chefs disparus de son parti : "Ni Dieu, ni maître."

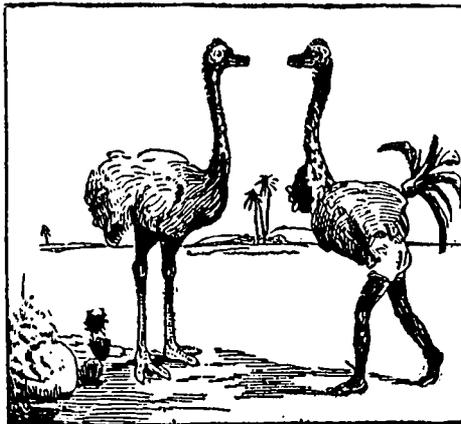
Et, en ce moment même, l'immense salle publique où il donnait une conférence ayant pour titre : "Des preuves de la non-existence de Dieu," avait peine à contenir la foule accourue pour l'entendre.

Il exposait ses dangereuses théories avec une fallacieuse clarté qui éblouissait.

A continuer

Comment le Chasseur

peut devenir Gibier.



Un bon nègre africain vient d'apercevoir une autruche qui flâne, sans songer à mal, non loin de sa hute. "Il me faut ses plumes, dit-il ; je les vendrai aux Européens, et ceux-là me donneront en échange de belles boucles d'oreilles en cuivre pour ma femme et beaucoup d'eau de feu pour moi."

Mais, comme il n'a ni cheval pour atteindre cet oiseau gigantesque, ni fusil pour l'abattre, il recourt à la ruse et se déguise tout bonnement en autruche.

L'autre... ne se doutant de rien, se laisse approcher, et la cueillette commence. Il y a bien, de la part du plumé, un certain étonnement. C'est la première fois de sa vie qu'il lui arrive d'être dépouillé de si étrange façon, et par un confrère encore. Mais les autruches sont naïves ! Ne se croient-elles pas en sûreté lorsqu'elles ont caché leur tête derrière un caillou ?.....

Tout-à-coup la scène change. Un deuxième nègre arrive, tout surpris de voir deux oiseaux gigantesques, le matin, il n'a relevé la piste que d'un seul. Il s'est muni d'une bonne provision de flèches bien pointues, et il en décoche une demi-douzaine au confrère surpris, qui prend ses jambes à son cou et se sauve au plus vite, abandonnant sur le terrain les belles plumes sur lesquelles il comptait tant pour embellir sa noire moitié et se mettre lui-même en fête.

Telle est la vie, en Afrique comme ailleurs. On ne doit jamais crier victoire sans avoir gagné la bataille..... jusqu'au bout.

En toute chose il faut considérer la fin.

FEUILLETON DE "LA CLOCHE DU DIMANCHE." 7

PELERINAGE A JERUSALEM

— OU —

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.

— Je vous accorderai volontiers ce que vous désirez, lui dit la maîtresse du logis, à condition que vous m'aidez à préparer le souper de nos gens qui sont à faire le foin, là-bas dans la prairie, derrière notre champ de blé.

Il va sans dire que la bonne enfant accepta cette proposition avec joie et reconnaissance. Elle fit de son mieux pour se rendre utile et courba humblement le front lorsque la villageoise lui fit des remarques sévères à propos de son long voyage et lui dit qu'une jeune fille qui se respecte ne court pas ainsi le monde en compagnie d'un gros méchant chien.

Au retour des enfants et des serviteurs, la pèlerine eut un moment de joie. Une belle grand fille, portant un panier de fruits, lui en offrit de si bon cœur et avec un si agréable sourire, que Brigitte lui demanda la permission de l'embrasser.

Le chaste baiser de ces deux humbles filles des champs rompit la glace pour tout de bon. Le père et la mère regrettèrent d'avoir été si sévères pour la gentille voyageuse, et, lorsque le lendemain Brigitte reprit son bâton de voyage, les vœux de toute la famille remplirent son âme de joie et son cœur d'espérance.

VI

EN ITALIE.

Arrivée en Italie, la pauvre petite Brigitte se trouva bien souvent embarrassée. Ne connaissant pas la langue du pays, elle devait recourir aux signes pour demander ce dont elle avait besoin et on ne la comprenait pas toujours.

Elle marcha cependant toute la journée, allant tout droit devant elle, priant et méditant se disant, lorsque la fatigue ou le découragement l'assaillaient, que chaque pas la rapprochait du but.

Le soleil allait se coucher lorsque la jeune pèlerine arriva baletante et mourant de faim devant une maison de belle apparence, bâtie au milieu d'un jardin magnifique où s'épanouissaient en grande abondance des fleurs et des arbres de toute espèce. Elle s'arrêta devant la porte principale de la somptueuse demeure, espérant qu'on lui apporterait, comme on le faisait d'habitude pour les mendiants, un morceau de pain ou quelques reliefs de la table et qu'on ne lui refuserait pas un gîte pour la nuit. Elle attendit assez longtemps mais nul être humain ne se montra. Alors Glaubig, qui, lui aussi, éprouvait le besoin de se mettre

quelque chose sous la dent, se mit à aboyer.

Cela lui réussit à merveille. Un petit garçon de cinq à six ans sortit bientôt et se dirigea vers le chien, sans même jeter un regard sur l'étrangère qu'il paraissait même ne pas avoir aperçue. Alors Brigitte lui adressa la parole en allemand, sa langue maternelle, ce qui effraya tellement l'enfant qu'il se sauva au plus vite, au grand mécontentement de Glaubig, qui se mit à grogner sourdement.

pendant le garçonnet revint, en compagnie d'un jeune homme auquel il monta le chien. Décidément, tous les honneurs étaient pour Glaubig. Il était beau en effet, le brave gardien, et on ne s'en tint pas aux simples expressions d'étonnement et d'admiration. L'enfant, d'après les conseils de son grand frère, retourna à la maison et apporta un gros morceau de pain qu'il tendit au chien. Glaubig le lui enleva si vivement, que le gamin se mit à hurler de frayeur. Alors plusieurs personnes accoururent ; il y avait là des messieurs âgés, des jeunes gens, des dames, des jeunes filles et des enfants, et tous se montraient le chien, vantaient sa haute taille et sa peau soyeuse. Quant à la pauvre Brigitte, on ne s'occupait pas plus d'elle que du bonhomme de la lune.

Mais le bon chien avait meilleur cœur que beaucoup de soi-disant chrétiens. S'approchant de sa jeune maîtresse, il se dressa sur ses pattes de derrière et lui offrit le morceau de pain.

Brigitte, pressée par la faim, en fit deux parts, garda la plus petite pour elle-même et rendit l'autre à Glaubig. Cette fois-ci le bon chien ne se fit pas prier ; il dévora la pitance avec une glotonnerie qui prouvait combien méritoire était le sacrifice qu'il avait voulu faire.

Alors seulement tous ces heureux de la terre purent remarquer la jeune fille. Ils l'entourèrent et lui posèrent une foule de questions auxquelles malheureusement il lui fut impossible de répondre car la pauvre enfant ne les comprenait point. Puis tous s'en allèrent sans plus s'occuper d'elle et il ne resta dans la cour que des serviteurs qui se mirent à ratisser les allées. Voyant qu'elle n'obtiendrait rien de plus, Brigitte se remit en route, affligée par tant de froide indifférence et se demandant où elle passerait la nuit.

Comme elle se retournait une dernière fois vers la maison inhospitalière, elle vit accourir le petit garçon qu'elle avait trouvé si farouche. Il lui remit deux grosses tranches

de pain qu'elle accepta avec la plus grande reconnaissance. C'était tout ce qu'il lui fallait pour songer sans trop de crainte au lendemain. Son jeune bienfaiteur paraissait tout fier de sa bonne action et il se mit à flatter le chien qui lui rendit ses caresses. Alors le bambin ne se sentit plus de joie. Il faut si peu à cet âge pour être vraiment heureux.

Le soleil finit par disparaître derrière une chaîne de collines boisées. Accablée de fatigue et ne voyant nulle part ni chaumière ni maison, Brigitte s'agenouilla pieusement au bord du chemin, et, sa prière dite, se coucha sur l'herbe qui poussait, molle et épaisse au pied d'un hêtre séculaire et s'endormit bientôt en murmurant une dernière supplication au Ciel.

Le soleil levant trouva la jeune vierge debout, pauvre, sans provisions, seule sur le chemin, loin de ceux qu'elle aimait, plus loin encore du but de son voyage, mais bien reposée, plus forte, plus courageuse que jamais.

Quelle magnifique matinée ! Les oiseaux chantaient leur hymne au Créateur, les insectes bourdonnaient dans l'herbe ou cherchaient joyeusement leur nourriture parfumée dans le calice des fleurs, pendant que de brillants essais de papillons, vraies fleurs animées, poursuivaient dans l'air leur course vagabonde. Glaubig lui-même semblait ressentir une joie réelle à la vue de toutes les merveilles que la belle et riche nature déployait à ses yeux. Il partait comme un trait, précédant sa jeune maîtresse à une grande distance, puis il revenait, tournait autour d'elle, aboyait brièvement, partait de nouveau pour revenir encore et semblait dire : " Ne craignez rien, chère fille de ma bonne vieille maîtresse, je veille sur vous et je vous ramènerai saine et sauve auprès de ceux qui, en ce moment, font des vœux pour votre bonheur ! "

On eût dit qu'il savait combien la pauvre petite ténébreuse avait besoin de protection et d'amitié.

Du son côté, oubliant qu'elle s'adressait à un être sans raison, incapable de la comprendre, Brigitte causait avec son chien, le remerciait, lui confiait ses peines, lui parlait de sa mère et de son frère et lui promettait un bon festin pour le jour de leur heureux retour. Les gens qu'elle rencontrait, l'entendant parler ainsi à un chien, la prenaient pour une folle et passaient leur chemin en riant de ses naïfs propos.

Tout en marchant, la jeune voyageuse eut une surprise bien agréable. Ayant mis la main dans la poche de son tablier pour prendre son chapelet, elle y trouva une petite bourse contenant quatre pièces blanches, en tout environ un écu. Jamais elle n'a pu savoir d'où lui vint cette fortune, mais elle en parla longtemps comme d'un bienfait du Ciel et toujours elle pria pour son bienfaiteur inconnu.

Vers dix heures du matin, ou un peu plus tard, elle arriva à une grande hôtellerie devant laquelle étaient arrêtées, parmi les lourds chariots des messagers et les charettes des villageois, deux superbes voitures de de maîtres.

(A suivre)

TRIBUNE LIBRE.

Mr l'Éditeur,

Je suis toujours irrité quand je vois les Irlandais s'agiter, jeter les hauts cris, faire je tapage et même proférer des menaces, si on ne leur donne pas de plus gros et de plus nombreux morceaux du gâteau du patronage.

Qu'ils s'agitent ici, là et ailleurs pour obtenir le "Home Rule" en Irlande c'est parfait mais qu'ils commencent par respecter le "Home Rule" des Canadiens-Français qui sont les canadiens proprement dits, étant les fondateurs du pays, les enfants du sol : Ceux-ci sont chez eux, ceux-là n'y sont pas, ce sont des étrangers qui font bande à part, ayant sociétés, emblèmes, fêtes et démonstrations à eux seuls propres jusqu'à exiger des églises pour eux seuls. J'ai remarqué que leur chanson a deux refrains : ainsi lorsque un Irlandais laisse une vacance, oh ! alors il faut le remplacer par un autre parce que le défunt en était un. 1er refrain :

Si le défunt était canadien français, oh ! alors ça doit être le tour d'un Irlandais. 2ème refrain.

Comme on voit, la question de justice et d'équité est complètement ignorée ; c'est tout simplement une question de "Clan," non seulement à l'exclusion des Canadiens-français, mais des anglais, écossais et autres nationalités, dont la proportion dans la population diminue d'autant plus la part des Irlandais, cultubant ainsi leurs prétentions et leurs prétendus droits.

Les canadiens-français sont les sept huitièmes dans la province et les deux tiers dans la ville, et n'ont pas la juste et légitime part dans le patronage auquel ils ont des droits incontestables.

Je termine pour ne pas abuser de votre hospitalité, car je pourrais en écrire plus long ; tel que c'est je ne fais que dire tout haut ce qui se dit tout bas.

Mon souhait est que les canadiens ne tiennent fermes et unis et que "DIEU ET MON DROIT" soit leur cri de ralliement comme il est la devise de notre souveraine.

ANGLO-CANADIEN.

Un Grand Avantage

— AUX ACHETEURS DE —

FERBLANTERIES, VAISSELLES, VERRERIES, ARTICLES DE FANTAISIE, ARTICLES DE GRANIT, AINSI QUE DE GOUT

— CHEZ —

SEMMEELHACK

Le Magasin de renom pour ses bas prix. 83, RUE ST-LAURENT.

Voulant abandonner le commerce de détail, le propriétaire désire disposer de toutes ses marchandises le plus vite possible, et cela à des prix extraordinairement réduits. De fait, la plupart des marchandises sont vendues pour moins que la moitié des prix ordinaires.

VENEZ NOUS VOIR, CE SERA A VOTRE AVANTAGE.



La PEPTONE de Viande... ..stérilisée de DENAYER,

La meilleure des nourritures, véritable trésor pour les personnes faibles.

En vente à la Pharmacie BERNARD.

1882, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

Vient de Paraitre.

LABRADOR ET ANTICOSTI,

Par l'Abbé Huard.

Volume de XV-505 pages, impression et papier de luxe. Illustré de 45 portraits et autres gravures. et d'une carte du golfe St-Laurent dressée expressément pour cet ouvrage.

Journal de voyages. Historique et état présent de tous les postes de la Côte Nord, depuis Betsiamis jusqu'au Blanc-Sablon, et de l'Anticosti. Mœurs et usages des Montagnais. Pêcheurs canadiens et acadiens. Cométiques et chiens du Labrador. Détails complets sur la chasse au loup marin, et la grande pêche au saumon, au hareng, à la morue. La vérité sur l'Anticosti ; renseignements inédits ; l'entreprise Menier.

Prix, pour le Canada, \$1.50. Par la poste, \$1.60. Etats-Unis, \$1 70.

Au bureau du NATURALISTE, à Chicoutimi et chez les principaux libraires du pays.

VINS DU PAYS.

Excellents Vins Purs, Blancs et Rouges

VIN DE MESSE.

LOUIS BELFORT,

VITICULTEUR.

SANDWICH, ONT.

SIROP DE ...

.. COQUELICOT ..

... COMPOSE.

Le SIROP DE COQUELICOT COMPOSÉ est employé avec succès pour le traitement des affections des voies respiratoires, telles que la TOUX, le RHUME, la BRONCHITE, la LARYNGITE, la GRIPPE, l'ASTHME, la COQUELUCHE et les CATARRHES en général, &c.

Un RHUME ne doit jamais être négligé, car souvent il dégénère en BRONCHITE, et, ce qui est bien pis, quelquefois en PNEUMONIE, en PLEURÉSIE ou en PHTISIE.

Il importe donc d'avoir à sa portée une préparation efficace en même temps qu'agréable à prendre chaque fois qu'un de ces fameux CATARRHES nous envahit.

LE SIROP DE COQUELICOT COMPOSÉ est bien cet article indispensable aux familles, pour enrayer de suite le CATARRHE à son début et le guérir radicalement lorsqu'il a déjà fait quelques progrès.

Essayez-le seulement, et vous le trouverez supérieur à bien d'autres.

Les Enfants en font leurs délices.

25Cts.

SEUL PROPRIÉTAIRE,

S. LACHANCE, PHARMACIEN.